

BIBLIOTHÈQUE  
DES  
TEMPS NOUVEAUX

---

Burch Mitsu

PAR  
Georges EEKHOUD

---

Année 1896 — N° 1.

---

ADMINISTRATION  
*51, rue des Eperonniers. (Centre).*  
BRUXELLES



MLP 20042 30

BIBLIOTHÈQUE

DES

TEMPS NOUVEAUX

---

Burch Mitsu

PAR

Georges EEKHOUD

---

Année 1896.

---

ADMINISTRATION

*51.rue des Eperonniers, (Centre).*

BRUXELLES

ŒUVRES DE GEORGES EEKHOUD.

*Kees Door.ik*  
*Kermesses.*  
*Nouvelles Kermesses.*  
*Les Milices de saint François.*  
*La Nouvelle Carthage.*  
*Les Fusillés de Malines.*  
*Au Siècle de Shakespeare.*  
*Cycle patibulaire.*  
*Mes Communions.*

---

BURCH MITSU, qui fait partie des *Communions*, parut en 1892, simultanément dans le *Mouvement Social*, la revue de M. Sander Pierron, et dans la *Société nouvelle*, de M. Fernand Brouez.

Cette nouvelle fut reproduite une troisième fois par la *Justice*, journal hebdomadaire de MM. Furnémont, Hallet et Grimard.

BURCH MITSU

LETTER NO. 10

## Burch Mitsu

Onze vorderen waren vri,  
En vri so bliven wi,  
So lanc een hert dat lasheid haet  
In eenen Keerlenboesem slaet.

(Nos pères étaient libres  
Et libres nous resterons,  
Aussi longtemps qu'un cœur haïssant la lâcheté  
Batra dans une poitrine de Kerel.)

*(Chanson des Kerels flamands.)*

### I

Autrefois je passais chaque année quelques jours à Ostende, non point « par genre » et pour être signalé sur une plage élégante parmi les riches et les jouisseurs perpétuels, mais uniquement pour me retremper dans l'atmosphère salubre de l'Océan et m'imprégner de l'avivifiante poésie des paysages maritimes.

Pour moi, notre littoral west-flamand est toujours cette farouche Kerlingalande des premiers siècles, qui tenait en respect les pirates normands et qui, fanatique de liberté, échappa longtemps au joug des Isemgrins, les tyrans féodaux.

En cette fin de siècle, durant la saison, les Isemgrins sont représentés à Ostende par la nuée des cosmopolites, des banquiers, des juifs allemands, des courtisanes, des soute-neurs en habit noir et des aigrefins de la haute. Mais les pires Isemgrins résident à demeure dans le pays et s'appellent armateurs, poissonniers, écoreurs, pour lesquels les Kerels d'aujourd'hui, nos pauvres marins, sont race taillable et exploitable à merci.

Les énormes caravansérails, les villas à noms exotiques et courtisanesques où s'installent les richards me plaisent assez, à condition de les voir de la pleine mer; la distance effaçant alors les mesquines rocailles et les placages de l'architecture à la mode pour n'en plus révéler que les vastes proportions et les grandes lignes, bornant d'une façon presque imposante le panorama de la terre ferme.

Mais, en eussé-je eu les moyens, encore me serais-je bien gardé de me faire rançonner et écorcher dans ces hôtels plus ou moins sublimes. Non, je descendais dans quelque petite hôtellerie du quartier populaire, mitoyenne de l'herberge flamande et de la britannique boarding-house. Avec sa façade ocre, chacune

des fenêtres garnie d'un lattis vert derrière lequel écarlate le géranium, cette fleur pleine de bonhomie! — la maison dégage une respectability tempérée de cordialité. A l'intérieur, tout reluit de cette propreté particulière aux navires de guerre. Aux trumeaux de la dining-room, quelques crabes géants alternent avec les réclames des grandes lignes de steamers et contrastent de toute leur difformité avec les mutines figures de babies et de misses chromolithographiées dans les Christmas numbers.

Mais je hantais de préférence la salle du devant, le cabaret même, plus topique, plus accueillant encore. Surplombant le zinc poli du comptoir, des pintes de calibres variés alignent leurs régiments bien fourbis et attendent leur mobilisation pour les batailles d'ale et de stout. Gigots et roastbeefs froids, jambons d'York, imposants et majestueux à l'égal de queen Victoria sanguinolent sous des cloches qui sont de véritables coupes de Panthéons et, de temps en temps, avec un geste d'ogresse apprivoisée, la bazine, une Ostendaise britannisante, après avoir repassé son coutelas, découpe une large tranche que le capitaine de navire, le mate de chaloupe, le yachtsman, le débarqué de la malle reluquent d'un œil carnassier.

Oh! la confortable et ragoûtante auberge!

Le plaisant va-et-vient des gens de mer, depuis le petit mousse imberbe et joufflu jusqu'au timonier hirsute qui s'y amènent, bras bal-

lants, jambes roulantes. Ce sont des Français de Dunkerque, pataugeant jusqu'aux fesses dans des bottes béantes, aux hardes lâches et débraillées, d'un blanc douteux, striées de viscosités, coiffés d'une manière de casque à mèche, porteurs de noms superbes comme des appels de clairons bibliques : Marie-Saint-Esprit-des-Anges! — des Anglais, en gros bleu, au béret rejeté en arrière, moins hâbleurs, plus propres, mais hargneux et despotiques; puis les pécheurs ostendais mêmes, d'aspect et d'allure placides, de beaux gars, les meilleurs enfants de la terre, un peu dépaysés, gauchis jusqu'à en paraître piteux et godiches, dans cette taverne cosmopolite où leurs concurrents de Grimsby et de Ramsgate, autrement protégés et défendus par leur gouvernement que nos marins belges, se comportent comme *at home*. A certaines intonations, à des échanges de regards, à des lampées qui sont des défis, je pressens plus d'une fois que des parties de boxe et de couteau se lient d'une table à l'autre.

Quoique notre baes, un grand diable d'*English*, ancien forban, demeuré quelque peu contrebandier, penche naturellement du côté de ses compatriotes, il se pique d'impartialité et il expulserait l'agresseur quel qu'il fût, de sorte que les chamaillis qui couvent et s'alimentent ici dans les fumées du houblon et de l'alcool, n'éclatent généralement qu'au dehors, plus loin et plus tard.

En attendant, les heures s'écoulent benoîtement en veillées vocales et chorégraphiques. *Song and dance!* Séances dont les étrangers font les frais. Romances d'un bleu de myosotis, chantées avec une componction de première communiant par des gabiers barbus et mal équarris qui font rouler à bord des jurons plus âcres que leur chique et plus abondants que leur salive! Et des bourrées! Et des bagpipes! A mesure que les pieds du danseur, un pilotin membru, tricotent de plus en plus vertigineusement, sa physionomie devient de plus en plus grave et se revêt d'on ne sait quelle expression nostalgique. Puis, sa performance achevée, souriant, il fait la collecte au profit des petiots d'un ancien qui a bu le grand coup ou, simplement—pardi! il a raison de l'avouer, la monnaie n'en pleuvra pas moins dans son béret,— au profit de l'équipage en bordée.

Que de soirs déjà lointains, de maritimes et taciturnes soirs passés, en fumerie, en beuverie, à observer, à écouter, à m'angoisser délicieusement, comme en un rêve! La béate torpeur après les baignades et les excursions de la journée! Dans la porte ouverte s'encadre, de plus en plus sombre, le velours bleu de la nuit où le rubis d'un fanal au sommet d'un mât scintille à côté du brillant d'une étoile... *Good night!* Les matelots lourdement démarrent et leurs pas traînants s'éloignent, cadencés. Mais, à l'écart, dans les ténèbres des quais extrêmes ou dans le dernier bouge ouvert aux hourva-

ris et aux bagarres noctambules, éclate le cri de ralliement des anciens Kerels : *Harop! Harop!*

Sous le Flamand abalourdi et passif, reparaît le cher mauvais coucheur des Communes. En garde, les Anglais; toi, le roucouleur de cantilènes et toi, le talonneur de giques! En garde! *Harop! Harop!*

Le matin, en ouvrant ma fenêtre, je contemple les bateaux de pêche alignés côte à côte, rapprochés frileusement, agitant au sommet de leurs mâts une petite langue de drapeau. Un peu plus tard, ils ont disparu comme par enchantement. Le bassin est désert, Pas une barque n'est restée au port. Elles ont prestement déployé leurs voiles et, remorquées par équipe jusqu'à la sortie du chenal, elles ont repris la mer à marée haute. En revanche, quelques heures après, à condition que la mer soit propice, toutes seront revenues à quai. Ainsi les pigeons s'envolent et migrent de compagnie.

Devant moi se dresse le bâtiment de la minque dont la cloche sonne les périodiques criées comme autant d'angelus. La minque, toujours saturée d'un encens vireux mais salubre, regorgeant d'offrandes entassées dans les cloyères et les bannettes, et charroyées du quai par des mousses et des poissonniers musclés. Et les chasse-marée attendent sur un rail de raccordement avec la gare, le moment d'apporter tout ce poisson aux voraces terriers. Vides, —

le dimanche, par exemple, ou dans la soirée, — ces grands wagons servent de théâtre aux sublimes parties de cache-cache des culottins et des bambines, fagotés comme leurs parents, héritiers rougeauds et poupards d'une race extraordinairement prolifique. Future chair à poissons, ces gamins rieurs affectent déjà l'allure balancée des loups de mer ! Combien de ces délurés espiègles mourront sur la terre ferme ? Car il s'en faut que la mer soit toujours la chatte caressante qui flatte et câline de ses vaguilles festonnées les mondaines des beaux mois d'été.

Il s'en faut aussi qu'elle se montre nourricière généreuse pour ceux qu'elle attire sur ses abîmes ; d'ailleurs, elle aurait beau multiplier les pêches miraculeuses, la presque totalité du gain remplit les coffres d'âpres et cupides courtiers.

Que d'angoisses lorsque la mer a ses fureurs noires et qu'elle s'agite comme en mal d'enfant, car ses gésines préparent des mortuaires au lieu d'annoncer des naissances ! Heureuses les Ostendaises quand il n'y a pas d'absents, quand toutes les barques sont rentrées ! Ces jours de tourmente, il y a foule sur l'estacade ; les femmes guettent à l'horizon la voile du père, du mari, du frère, du fiancé, du fils bien-aimé. Ces jours-là, les cheminées des masures n'arborent pas à l'heure de midi la joyeuse fumée. Et les derniers écus, destinés à tromper la faim, se fondent, pour tromper les angois-

ses, sur les comptoirs des cabarets! Et, ces jours-là aussi, la marmaille, accrochée aux jupes des ménagères, criaille et, l'estomac vide, n'a pas le cœur au jeu!

Et, comme s'il ne suffisait pas des bourrasques pour décimer cette population compacte, de temps en temps le typhus, le choléra, la variole distribuent quelques coups de balai dans ce grouillis de misérables qu'on croirait, à les voir peiner si dur, ne pas souhaiter mieux que d'être supprimés une bonne fois! Et pourtant le pullulement recommence de plus belle. Et pour un naufragé il y a toujours six nourrissons. Le père entre dans la nuit sous-marine avant que son dernier-né voie le jour! Chaque été les pots de géranium arborés aux fenêtres des bicoques n'épanouissent pas une fleur de moins, et les ménages comptent toujours le même nombre de petiots!

Les vieillards, au seuil des portes, semblent presque aussi nombreux que les mères et les bambins, car il faut croire que l'Océan est surtout friand d'hommes dans la fleur de l'âge. Les veuves de plusieurs époux ont des enfants de plusieurs lits, on pourrait dire des orphelins de plusieurs tempêtes. Le dernier mari est souvent à peine plus âgé que le fils aîné.

Que de flâneries par les petites rues bate-lières, laides, oh oui! sales et trop droites, mais si pittoresquement habitées. Et l'aspect de ville joujou, aux maisons bariolées comme celles des boîtes de Nuremberg, que présente

le quai des Pêcheurs, vu de la plaine entourant le nouveau phare.

Je m'arrête devant les éventaires des échoppes et régale les marmots, aux prunelles élargies par de gourmandes convoitises, d'une livre de bigarreaux ou de cerises noires. Les commères prennent le frais sur le pas de leurs portes, remaillent les filets ou tricotent pour leurs hommes un de ces jerseys de laine bleue, sans couture, — comme la tunique du divin maître, — dans lesquels se moulent les torsos bombés. Que de crépuscules passés à contempler ce quai des Pêcheurs avec ses allées et venues de matelots!

A les juger sur leurs allures, on prendrait ces solides maroufles pour les ouvriers les plus paresseux de la terre. Ils promènent leurs grandes carcasses flegmatiques et charnues le long des quais, sur les estacades, ou s'allongent à plat ventre et bayent aux nuages et scrutent au plus profond de l'horizon les voiles des camarades. Quelques-uns sont briquetés, d'autres ont des physionomies ligneuses et basanées; presque tous ont la peau aussi dure que le pain noir qu'ils mangent. A les voir batifoler entre eux ou s'éterniser devant un verre de bière, on se méprendrait sur leur énergie et leur activité.

Pendant la saison, ceux que la pêche n'occupe pas guettent, sur l'estacade, le passage des clients, pour leur proposer une promenade en mer, dans un de ces petits canots à

voiles, garés au pied des pilotis rongés de varechs. Neuf fois sur dix, le flâneur passe, importuné. Moi-même, au début, je faisais à peine attention à ces humbles industriels et écoutais avec impatience le boniment qu'ils me baragouinaient en un français de contrebande :

—« Un bon petite brise pour un petite tour en mer, Monsieur!... Un joli bateau et un bonne matelot, Monsieur? »

Un jour, cependant, la figure d'un de ces braves garçons indiqua tant de supplication et de contrariété à mon refus, que, sur le point de passer outre, je consentis à fréter sa coquille de noix. Il godilla son embarcation jusqu'à ce que nous fussions sortis du chenal. Puis il se mit en devoir de guinder son mât et de brasser sa voile.

C'était un grand blondin, au teint briqueté, membru et robuste comme un homme fait, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge d'un conscrit. La bouche charnue et songeuse, parfois mutine, démasquait des dents entièrement blanches et saines. De ses yeux bleus, de ce bleu profond et enveloppeur des chaudes nuits de juillet, coulaient des regards expansifs. Visage ouvert et candide, dont l'expression caressante et débonnaire contrastait avec la carrure imposante et les ronds biceps du sujet. Le jersey enfoncé dans ses bragues collantes, une courroie jaune serrée à la taille; sur la tête, la petite casquette des pêcheurs d'Ostende, un peu rejetée en arrière; dans cet accoutremen

sommaire, ses gestes avaient une liberté, une assurance et une véritable grâce. Aussi porté que je sois pour les gens du peuple, celui-ci me revenait particulièrement.

Je me mis à converser avec lui, et il faut croire que je lui inspirai confiance et qu'il devina ma sympathie, car il m'apprit, dès cette première promenade, un tas de particularités sur sa personne, sa famille, sa condition et son métier.

Il s'appelait Burchard, ou plutôt, par abréviation et plus familièrement, Burch Mitsu. C'était le second de cinq frères, dont l'aîné, de deux ans plus âgé que lui, pêcheur et marin modèle, était engagé pour la navigation hauturière et se rendait, comme les marins de Paimpol, jusqu'au Groenland, à Terre-Neuve et en Islande, à chaque saison de la morue. Burch me vantait ce grand frère avec une admiration lyrique et rêvait de marcher un jour sur ses traces.

En attendant, il faisait son apprentissage à bord des bateaux qui vont pêcher le poisson côtier. J'avais plaisir à entendre ce brave garçon me parler de lui et des siens. Il me disait avec tant de simplicité leur vie de labeur et de périls; leurs salaires dérisoires; les soucis que causaient à leur mère, demeurée veuve, les tout jeunes frères et sœurs, une véritable couvée, tout un petit monde qu'il fallait nourrir et surveiller, et pourvoir de sabots, et tenir en bonne santé; il me parlait avec un tel

abandon, une effusion si flatteuse pour le confident de ces détails intimes, que je ne me lassais pas de l'entendre. Tout en causant, il manœuvrait le mât et la voile. Sa silhouette fière se découpait sur l'immensité du paysage. Plus d'une fois, en l'entendant, je me rappelai ce passage de Goethe où Werther parle de l'impression que lui procure une idylle d'amour racontée avec le plein accent de la passion vraie par le valet de ferme qui en est le héros. Le mâle et doux langage était imprégné de la notion du devoir compris dans son sens le plus hautain et tout y vibrail de l'amativité sans phrases d'un de ces chauds et pantelants cœurs du peuple, d'une de ces natures vierges et presque infantiles, d'impulsion logique, d'instinct juste, de compréhension généreuse, qui ne connaîtront jamais les transactions viles, les subterfuges et les perfidies.

En voilà un, me disais-je, qu'il serait difficile, mais bien dangereux de pousser à bout ! Une fois hors de ses gonds, il n'y rentrerait plus !

Je m'attachais de plus en plus à ce compagnon et renouvelais souvent mes excursions le long du littoral, jusqu'à Knocke d'une part, jusqu'à La Panne, de l'autre,

L'habitude de sa présence s'invêtera à tel point que les matins où un contretemps m'empêchait de m'embarquer avec lui, un vide se creusait dans ma journée. Parfois aussi il avait été engagé par d'autres clients, et je me voyais

forcé, plus pour lui faire plaisir que par goût, de louer la barque et de me contenter des services d'un camarade, à qui le digne garçon me recommandait. J'ai même souvent pensé que mon ami ménageait ces occasions pour faire profiter de son aubaine un concurrent moins avantage et plus nécessaire que lui. Aucune délicatesse native ne devait lui être étrangère. Je n'eus, d'ailleurs, jamais à me plaindre de ces remplaçants. C'étaient de braves marins comme lui, qui, loin de chercher, comme c'est généralement le cas à cette époque d'âpre lutte pour la vie, à lui enlever sa pratique et à l'amoinrir, à le « débiner » pour mieux se faire valoir, disaient de lui tout le bien imaginable, me vantaient son talent professionnel, confirmaient ce que je savais de son intéressante famille, enchérissaient même sur des traits que sa modestie l'empêchait de publier.

Cette année, encore plus que les autres, je vis s'approcher la fin de mes courtes vacances avec un sentiment de tristesse et d'appréhension.

La mer me captive et me béatifie à tel point que je ne l'ai jamais quittée, pour rentrer dans la grande fournaise citadine, sans un crispant serrement de cœur. Et c'est presque navré jusqu'aux larmes que dans le train, le nez collé à la vitre, je vois décliner la silhouette du phare derrière la bordure d'arbres prosternés par le vent d'ouest!

A présent que j'avais trouvé une âme par-

faitement adéquate à la contrée de mes délices, un être qui s'harmonisait avec cette nature patriale, mon départ devenait plus cruel encore ! Quelque superbe que soit une région, j'estime, à l'encontre de beaucoup de misanthropes rustiques et de paysagistes boudeurs, que l'homme en demeure le véritable centre, le plus éloquent foyer. Souvent il suffit d'un être humain, d'une créature bellement autochtone, pour condenser et résumer la nature d'un pays, voire d'une race, avec toute l'intensité et toute la magnificence du symbole.

Ainsi, je le répète, ce simple ouvrier — qui ne soupçonna jamais quelle prépondérance il revêtait à mes yeux — m'incarnait à la fois le mystérieux et toujours jeune Océan et la noble stoïque et intrépide du métier de marin. Des générations de naufragés sublimes revivaient et sympathisaient en l'épanouissement de sa blonde jeunesse. Ce pauvre diable, ce paria, était corrélatif à la patrie flamande et, avec son masque à la fois résolu et placide, viril et touchant, c'était ainsi que je me figurais les Kerels ou les Pieds-Bleus, la terreur des Isemgrins et des Normands. Mais, plus encore que tout cela, un charme mystérieux, indéfinissable, que je ne m'expliquai que plus tard, me retenait auprès de ce matelot fruste et illettré. Souvent, dans ses discours et dans sa physionomie, dans ses gestes les plus simples, dans ses attitudes pendant les manœuvres de notre barque, dans toute sa personne enfin, en dépit

de la signification et de la portée de ses paroles et de ses mouvements, surgissait un prestige occulte et virtuel. En l'écoutant et en le regardant, je songeais — je ne saurais dire pourquoi — à de généreux sacrifices, je l'associais à des pressentiments aussi mélancoliques que des regrets. Je l'avais devant moi et déjà il m'était mémorable, je dirai même légendaire.

Plus d'une fois me venait aux lèvres ce refrain de ses très arrière-ancêtres : « Nous allons chanter les Kerels. Ce sont de mauvais gredins. Ils veulent dicter la loi aux chevaliers et portent leur bonnet de travers ! » Aujourd'hui je m'explique cette voix passionnée, cette allure lointainement tragique et cette lumière bizarre et fatidique qui le nimait à certains moments !

Mon dernier soir d'Ostende flatta et exaspéra singulièrement ces mystérieuses dispositions sympathiques. J'étais resté longtemps avec Burch sur la digue, au pied de l'ancien phare, à contempler et à écouter la mer. Depuis des heures nous ne parlions presque plus. Il fallait nous résoudre à rentrer. Au moment de la séparation, nos mains demeurèrent longtemps étreintes : « Alors, à l'année prochaine, lui dis-je, à moins que d'ici-là vous ne consentiez à vous aventurer un jour à Bruxelles. »

Mais à l'idée de s'engager à l'intérieur des terres, pour toute réponse Burch tourna filialement ses regards vers la féline hypnotiseuse et les ramena ensuite vers moi, avec un bon

sourire incrédule, exprimant plus éloquemment que des paroles l'absolue incompatibilité de ce voyage avec sa personne, — avec son destin peut-être.

La mer grondait, chantait doucement; elle avait l'air de faire le gros dos. Or, en ce moment de nos adieux, comme si l'élément despotique, suzerain absolu de mon féal camarade, devenait envieux de notre intimité, une grosse vague s'éleva là-bas, au-dessus de la nappe à peine agitée, bondit vers nous et, phosphorescente, en s'éparpillant sur le brise-lames, crépita comme un lointain feu de peloton.

## II

Cependant juillet revint et, avec ce mois, les quelques jours de trêve si impatientement attendus. A mon arrivée à Ostende, j'eus bientôt relancé mon ami de la saison passée. C'était toujours le même brave, superbe et cordial garçon. Et dès notre nouvelle rencontre, nous nous retrouvions ajustés, nos caractères s'emboîtaient comme si nous ne nous étions jamais quittés. Un air plus grave, plus préoccupé, me frappa chez mon féal camarade et perça sous les éclats de sa belle humeur. Dans la voix

mâle et cuivrée, au métal généreux qu'on aurait dit coulé dans le même moule que les bourdons des beffrois communiens, grattaient, rauquaient des notes étranglées et sourdes révélant une préoccupation, un souci qui demandait à s'épancher. Sa fierté l'empêcha longtemps de me confier cette peine et, si désireux que je fusse de provoquer cette confiance, je craignais de l'effaroucher en le questionnant directement. Je remarquai aussi que plus je lui parlais avec bonté pour l'amener à m'ouvrir son cœur, plus sa voix rude et ferme tremblait et s'engorgeait, et plus ses yeux vaguement brouillés de larmes démentaient le loyal sourire de ses lèvres. Le digne Burch ne plaisantait plus avec sa rondeur et sa gaillardise habituelles, dans ce ragoûtant et pittoresque dialecte west-flamand, langage aux flexions insinuantes, se perdant en un gazouillis de voyelles, dont les molles intonations jurent avec l'air crâne et les gestes énergiques de ceux qui le parlent.

Un jour, las de sa contrainte, je me décidai à lui demander nettement ce qui lui pesait sur la poitrine. Il essaya de protester, de se récrier en enflant la voix et en éclatant de rire, mais je ne fus pas dupe de cette fausse hilarité et j'insistai, me fâchant presque, froissé par sa méfiance : « Vous n'avez donc aucune amitié pour moi ? » finis-je par lui dire. A ce reproche, il fondit en un flux de paroles lourdes et crispantes comme autant de sauglots qui mena-

çaient à tout instant de tourner en larmes et qu'il déguisait sous une toux convulsive. Il m'avoua et me dépeignit sa gêne profonde, celle des siens, celle de tous ceux de son métier. De plus, la conscription le guettait cet hiver, et ce n'est pas un gaillard fait comme lui qu'on exempterait du service s'il tirait un mauvais numéro! Leur dangereux et pénible labeur ne rapportait presque rien, alors que les nécessités de la vie augmentaient de jour en jour. Ils ne pêchaient pas moins de poisson cependant; ils montraient toujours autant d'ardeur et d'énergie au travail! Comment se faisait-il alors qu'autour d'eux on s'enrichissait, on vivait dans l'abondance, sans une inquiétude, sans un mauvais jour, en se croisant pour ainsi dire les bras! Pourquoi les travailleurs étaient-ils seuls à pâtir?

« Est-il juste, Monsieur, disait Burch, que nous ayons si peu de pain? Chaque jour le bourgeois rogne sur la maigre ration qu'il nous accorde. Nous ne leur coûtions pas grand' chose, cependant, aux patrons! Du moment qu'il y a de quoi manger, nous sommes contents de notre sort. Notre luxe, c'est un peu de braise dans la chaufferette de grand'mère, un mouchoir de couleur ou une bague en argent pour notre promise, un caramel, un *babeleer* (1) pour les mioches, des pantoufles à fleurs ou des bottines avec des piqûres de fils de couleur et à très hauts talons pour faire le brave

---

(1) *Babeleer*, sucrerie favorite des enfants du peuple.

et nous balader avec nos amies après la besogne, une poignée de *censs* (1) encore au fond du gousset de notre bonne culotte de drap noir — neuve depuis Pâques dernière — juste de quoi battre quelques *flikkers* (2) dans les salles de danse du port et yider au même verre un ou deux litres de bière brune en grignotant une tranche de *scholle* (3) qui rend la boisson plus agréable au gosier ! Jusqu'à présent ces douceurs ne nous étaient pas refusées ! Nous prenions gaîment la vie et s'il survenait une contrariété, ma foi, celle-ci passait comme une nuée ; nous mordions plus rudement notre chique, voilà tout ! »

Sur ces entrefaites, Gust, le frère aîné de Burch, le digne pendant de mon inséparable, mais plus hâlé, plus massif, déjà barbu, la vivante image de ce que Burch deviendrait dans deux ans, était revenu de la grande pêche et, en mer, un jour que je les avais loués tous deux, Gust me compléta le tableau de la situation pitoyable des pêcheurs de notre littoral :

Les écoreurs, c'est-à-dire les commissionnaires qui se chargent de vendre la cargaison d'un bateau de pêche moyennant un pour cent véritablement usuraire, se liguèrent avec les armateurs et les gros poissonniers contre les infimes manouvriers de la mer. Et comme s'il

---

(1) *Censs*, deux centimes.

(2) *Flikkers*, entrechats.

(3) *Scholle*, carrelet.

ne suffisait pas de ces écoreurs, ou plutôt de ces écorcheurs, pour rançonner les pauvres diables, l'ogre Etat et l'ogre municipal, représentés par un tas de gabelous et de recors, achevaient de les dépouiller des deniers obtenus au prix de tant de luttes et de périls. Enfin, ceci pour le coup de grâce, l'étranger faisait, sur le marché d'Ostende même, une concurrence désastreuse aux marins belges. Oui, les gros mareyeurs ostendais, au lieu de favoriser leurs pauvres concitoyens, les pêcheurs indigènes, leur préféraient les Anglais et les Français.

Ainsi, ayant pris la mer vers la fin de juin, la flottille islandaise dont Gust faisait partie avait été précédée au port par un gros arrivage de bateaux boulonnais et la présence de la morue des Français avait abaissé à la minque la morue ostendaise de dix francs par panier, de sorte que celui-ci ne valait plus que soixante-dix francs. Pour ajouter à l'amertume de Gust et de ses compagnons, c'était à la consignation d'écoreurs et d'armateurs ostendais que les bateaux de Boulogne étaient venus vendre leur pêche.

— « Et dire que lorsque tout se passe pour le mieux, nous gagnons à peine de quoi subsister ! ajouta l'aîné des Mitsu. Jugez-en, Monsieur : un sloop est généralement monté par quatre hommes et un mousse, commandés par un patron. Après une pêche qui dure, lorsque le temps est favorable, sept à huit jours, — je

parle de la pêche ordinaire dans la mer du Nord, — mais qui se prolonge beaucoup plus longtemps lorsque la mer est mauvaise et le vent contraire, le bateau regagne le port avec une cargaison valant en moyenne cinq cents francs. L'armateur commence par retenir de cette somme le total des frais de remorquage, droits de minque, prix de la glace, total qui monte bien à deux cents francs. Il s'attribue encore quinze pour cent pour les avaries et l'usure de la barque, pour l'entretien des cordages, ce qui fait soixante-quinze francs. Restent donc deux cent-vingt-cinq francs de bénéfice, dont chaque homme de l'équipage ne touche que cinq pour cent, soit une douzaine de francs. Et c'est avec ces douze francs que le pêcheur est obligé de faire vivre sa famille !

Non seulement les étrangers, avec la complicité de nos protecteurs naturels, viennent nous arracher de la bouche cette misérable croûte de pain, mais nous sommes persécutés et spoliés de toutes façons par nos concurrents dans les pêcheries de la mer du Nord. Ils ne se bornent pas à nous fermer leurs ports et leurs marchés, mais ils voudraient encore nous empêcher de prendre le poisson. Quant au gouvernement belge, la protection qu'il nous accorde est tout bonnement dérisoire ! »

Et Gust, entrant dans des explications détaillées, me raconta les conflits entre chalutiers belges et harenguiers anglais. Les chalutiers pêchent au moyen d'un filet en forme de sac.

Celui-ci, rattaché, à l'aide d'un câble solide, au bateau qui dérive avec la marée, drague le fond de la mer. Le harengurier, lui, use de filets perpendiculaires plongeant à plusieurs mètres sous l'eau et s'étendant sur un espace d'une lieue et plus, retenus par des bouées qui flottent à la surface. Le bateau harengurier, amaré à cette muraille flottante, garde une immobilité relative, tandis que le chalutier se livre à de continuels déplacements. Il en résulte que lorsque dans sa course le chalutier rencontre les filets du harengurier, il ne peut avancer qu'en relevant son filet et en perdant parfois plus d'une heure que dure cette opération, à moins de passer outre, brutalement, et de déchirer les engins obstruant sa route. C'est à ce moyen expéditif que les chalutiers, de beaucoup les plus nombreux, les Belges aussi bien que les Anglais, les Hollandais et les Français, recouraient presque chaque fois au début, exaspérés qu'ils étaient par les barrières qui se dressaient dans toutes les directions devant eux. Mais les honnêtes English se défendirent d'user jamais de ces pratiques violentes et en attribuèrent le monopole exclusif à nos pêcheurs flamands. Ils donnèrent même le nom de *belgian devil* ou « diable belge » à l'un des instruments tranchants employés pour perforer les filets des harenguiers et ils exhibèrent cet outil destructif, en manière de pièce à conviction, pour accabler leurs rivaux dans tous les procès ou enquêtes provoqués par des diffé-

rends entre pêcheurs des deux nations.

Nos simples matelots, à commencer par Gust et Burch Mitsu, se disaient, avec la logique primordiate des *Kerels*, les anciens aborigènes, que la mer étant libre, nul n'a le droit de s'y implanter à l'exclusion des autres, et partant ils estimaient que l'emploi du diable belge ou de tout autre diable du même genre n'avait rien de criminel. Longtemps donc, ils ne se firent faute de se frayer, à coups de hache et de tranchet, un chemin à travers les rêts des gêneurs et de mettre en capilotade les filets des harenguiers. Toutefois, depuis la convention de La Haye, nos gaillards, soi-disant mieux éclairés sur leurs devoirs, ont délaissé ces pratiques sommaires. On ne trouverait même plus, à bord de nos chaloupes ostendaises, un seul des engins prohibés. Cela n'empêche pas les Anglais de nous accuser comme devant. Le préjugé s'invêtère surtout à Lowestoft, où les tribunaux se montrent d'une partialité outrageuse à l'égard des marins flamands. Lorsque ceux-ci ne sont pas poursuivis pour avoir lacéré les filets des harenguiers britanniques, on les chicane à propos de la disposition de leurs feux. D'autres fois, nos pêcheurs auraient menacé ou assailli les étrangers, comme s'il pouvait raisonnablement venir à la pensée de l'équipage d'un sloop ostendais, composé tout au plus de cinq ou six placides matelots, dont un gamin, d'aborder, d'*assaulter*, comme disent les insu-

lares, un harenguier monté au minimum par dix formidables gaillards. Enfin, les chicaneurs d'outre-mer poussent l'acharnement contre nos malheureux compatriotes jusqu'à les accuser de résistance aux croiseurs britanniques qui les surprennent en état de contravention, comme si un infime petit bateau, équipé de la manière qu'on vient de voir, s'aviserait jamais de lutter contre quarante à soixante-dix *blue-jacks* de la marine royale, armés de carabines,, sans parler d'une réserve d'armstrongs et de hotchkiss.

Je rapporte ici une grande partie des renseignements que Gust Mitsu me procura sur la condition des pêcheurs belges comparée à celle des étrangers, car ces particularités feront mieux comprendre les événements que cette condition, précaire jusqu'à en devenir inique, allait amener.

Gust me raconta encore qu'il était avéré que maintes fois les armateurs britanniques, poursuivant les Belges pour de prétendues *nuisances*, par exemple pour la destruction de leur matériel de pêche, eussent envoyé en mer des engins détériorés et hors d'usage, dont ils se faisaient ingénieusement payer le remplacement par nos débonnaires compatriotes.

Si la grande pêche ne rapportait guère, l'autre était plus ingrate encore. Burch me raconta que les poissonniers riaient au nez de sa fiancée lorsqu'elle s'avisait de demander trois francs d'une manne de crevettes contenant une

dizaine de kilos. Ils lui mettaient le marché à la main, et il lui fallait bien passer par leurs exigences, ou sinon les exploiters s'adressaient à quelque pauvre plus coulante, peut-être, hélas, plus dénuée, plus désespérée encore. Et dire que dans les restaurants une poignée de crevettes, servie en hors-d'œuvre, allait jusqu'à des deux et trois francs !

— Ah ! se demandait le pauvre garçon, pourquoi ces riches messieurs et dames ne traitent-ils pas directement avec nous ? Pourquoi cet entêtement à enrichir les gros boutiquiers, les fournisseurs qui nous accordent à peine un liard pour ce qu'ils revendront une pièce d'or !

Et je songeais qu'à tous les échelons de la vie économique, les intermédiaires jouaient le rôle d'affameurs. La disproportion entre le gain du salarié, du principal facteur de toute production, et celui du marchand roublard et parasite criait vraiment vengeance à l'avenir, au siècle de demain ! Et je déplorais cette paresse, cette bête d'indolence, cette sottise vanité du millionnaire qui paie au mercanti, sans marchander, sans broncher, des sommes fabuleuses pour la denrée à la conquête ou à la fabrication de laquelle le misérable, serf de la glèbe, de l'océan, du charbonnage, de l'usine ou de l'atelier de couture n'a ramassé que tout juste de quoi ne pas crever de faim ! Et, en me faisant ces réflexions, je me sentais devenir bien plus enragé, bien plus révolté

que les victimes de cette abominable exploitation et je ne savais lequel était le plus inouï, de la résignation et de la mansuétude de l'indigent ou du cynisme des oligarques!

Ces huit jours de vacances s'écoulèrent pour moi dans un état de malaise et d'énervement. Je ressentais profondément la détresse ambiante, et Burch ne m'eût-il pas confié les tribulations qui l'accablaient, lui et tous ceux de son métier, que la rue, le quartier des pêcheurs, jusqu'aux façades de leurs bicoques, jusqu'à la lourdeur même de l'air qu'ils respiraient me les auraient révélées.

Les orgues de Barbarie et les orchestrons des cabarets voisins de mon auberge, les moulins à musique qui si souvent m'avaient empêché de dormir et fait pester les nuits du dimanche et du lundi, n'accompagnaient plus les ébats des lourds danseurs fringuant entre eux ou accolés à leurs « bonnes amies ». Plus que jamais les marins des diverses nationalités faisaient bande à part. La hargne, la provocation, la haine transpiraient dans les moindres gestes et dans les plus indifférentes paroles des Ostendais, d'ordinaire si conciliants. A présent, des rixes éclataient tous les jours et les batailleurs n'attendaient même plus pour en venir aux prises les heures nocturnes et les endroits écartés, mais en plein midi la police devait intervenir dans les échauffourées et conduire au poste des pugilistes et des joueurs de couteau.

Dans la ville neuve et mondaine, sur la digue fashionable, on ne se doutait pas de cette fermentation de sombre augure et c'est à peine si un écho de ces chamaillis défrayait incidemment les conversations de tablées d'hôte ou se mêlait aux potinières parlottes de la plage. Un temps superbe contribuait à bercer le monde élégant dans son bien-être opulent et sa végétative quiétude. La chaleur, cette année, était même telle qu'elle en devenait insupportable partout ailleurs qu'au bord de l'océan. Jamais, de mémoire d'Ostendais, difficiles à contenter cependant, la saison n'avait été si rémunératrice; hôtels, villas, pensions, regorgeaient de baigneurs.

Aux heures d'exhibitions mondaines c'était, sur l'estran, devant le « carré » des bains, un éblouissement de toilettes claires, savamment chiffonnées, une corbeille de professionnelles beautés de tous les pays du globe, autour desquelles bourdonnait, en des flirtages ostensibles, l'essaim des jeunes bétas insupportables d'arrogance et de fatuité.

Les soirs, au Casino, on dansait et on jouait avec rage. Les concerts panachés du Kursaal remémoraient aux abonnés des Opéras et des Bouffes les grands succès de l'hiver précédent; Wagner alternait avec Delibes et la valse des *Maîtres Chanteurs* s'acoquinait aux pizzicati de *Silvia*.

Cependant les pêcheurs flânaient et chômaient en plus grand nombre que d'ordinaire.

Ils mettaient une certaine jactance bourrue à encombrer l'asphalte du promenoir et ils accaparaient d'un air torve, des heures, sans démarrer, les bancs commodes réservés à l'indolence des promeneurs du high-life.

En rue, les musarbs ne s'abordaient plus avec leur bonhomie et leur jovialité habituelles, avec ces grosses mais cordiales appellations ponctuées de bourrades qui font s'épanouir plus largement et se détendre plus radieusement encore leurs bonnes faces plébéiennes.

Dans le chenal, au bas des pilotis, les chaloupiers cessaient d'offrir leurs embarcations et leurs bons services aux habitués de l'estacade.

Peu de barques ostendaises prenaient la mer. Le mouvement du port et de la minque n'était plus alimenté que par l'étranger.

Je me rappelle spécialement, en poignant contraste avec le marasme du marché, un jour de régates : les yachts de plaisance venant de Douvres, luisants, corrects, peints à neuf, batelets de luxe enfilant le goulet d'où tant de besoigneuses chaloupes ostendaises appareillèrent pour le naufrage, le canon prodiguant des salves de bienvenue, les voiles blanches comme un plastron de dandy, les carènes vernies ainsi que des escarpins de bal, les flammes multicolores nouées coquettement, en manière de cravate, au sommet du mât. Cette flottille de ballade, ces équipages d'amateurs, ces di-

lettanti de la navigation défilant devant les vides et rugueuses barques de pêche ostendaises, barques grévistes qui loin de faire parade comme en d'autres temps de kermesse, avaient amené ou même enlevé leur pavillon !

La kermesse d'Ostende coïncidant avec ces fêtes mondaines, rendit toutefois une apparence de joie violente et de vie en dehors au quartier des pêcheurs. Chez les logeurs, mes voisins, les musiques rabâchèrent leurs loures et leurs quadrilles fastidieux. Mais cette allégresse sonnait faux ; il semblait, en observant danseurs et buveurs, que ceux-ci voulussent se donner le change et s'étourdir une bonne fois, en une cène turbulente, avant de monter à je ne sais quel Golgotha. Je n'avais plus vu les Mitsu depuis plusieurs jours. L'absence de Burch m'inquiétait surtout. Celle du dimanche au lundi de la kermesse était la dernière soirée de mon séjour à Ostende et mon inséparable, averti cependant de cette circonstance, ne donnait point signe de vie. Après l'avoir vainement attendu à notre rendez-vous habituel, je me mis à sa recherche et, courant de guinguette en musico, je tombai enfin sur lui. Il était accompagné de sa fiancée, la pêcheuse de crevettes, une blonde qu'il m'avait présentée l'an dernier, et dont la mine plantureuse et saine réjouissait alors les yeux et le cœur. A présent, elle avait l'air famélique et débrillé d'une coureuse de grèves. La misère avait creusé ses joues roses et rebondies, et les rides,

semblables à des encoches, marquaient le nombre des jours sans pain. C'est même à grand'peine que je parvins à dominer l'affligeante surprise que me causa cette métamorphose. Burch paraissait avoir bu plus que de coutume et ma présence sembla d'abord l'embarrasser.

— Eh bien, lui dis-je sur un ton de reproche, que devenez-vous ? On fainéante, on s'est mis en grève, alors...

— Ah ! Monsieur, s'exclama-t-il fiévreux, tout est perdu, tout est fini... Je ne me reconnais plus moi-même et je ne sais pas ce qu'ils font, ce qu'ils feront encore de moi !... Non, vous n'imaginez point ce qu'ils inventent pour nous réduire à la famine. Ils n'ont rien trouvé de mieux à présent que de permettre à des richards d'Anvers de se liguier pour nous faire concurrence, à nous, pauvres diables, dans nos derniers moyens de ressource. Ces intrus possèdent une rosse de bateau à vapeur pouvant embarquer à la fois une centaine de passagers, de sorte qu'à cette heure tous les amateurs de promenades en mer ont délaissé nos barquettes à voile. A quoi bon nous morfondre alors au pied de l'estacade ? Tenez, mieux vaut ne pas assister à ce spectacle, car nous sentions la colère nous retourner le sang et, aussi vrai qu'il y a un Dieu, nous allons nous porter à quelque extrémité, pris d'un impérieux besoin de détruire les choses et même les êtres. Voilà pourquoi vous ne me verrez

plus à mon poste. Vous, Monsieur, vous nous restiez fidèle, il est vrai, mais nous sommes nombreux, et comme vous ne pouviez nous engager tous, je n'ai pas voulu être le seul...

Il n'acheva pas, tout gêné, rougissant, ayant peur de se vanter de son abnégation et de sa touchante solidarité.

Le noble, le sublime garçon! C'était donc pour ce motif qu'il m'évitait et que je ne le rencontrais plus.

— Burch, murmurai-je, mon pauvre Burch!

Et ne trouvai point d'autres paroles, tant mon cœur se gonflait jusqu'à se fendre pour contenir tout le sien.

La veille, le fâcheux paquebot dont se plaignaient les chaloupiers d'Ostende avait offusqué mes regards, mais si mes goûts esthétiques avaient été choqués par cette machine aussi ingénieuse qu'horrible, où les bourgeois anachroniques s'entassaient comme sur l'impériale d'un omnibus, une véritable haine s'empara de moi en apprenant que cette abominable patache ne se bornait pas à attenter à la grandeur, à l'harmonie de l'Océan, mais qu'elle servait à affamer les travailleurs les plus intéressants, ceux qui m'étaient le plus chers.

— Burch! Mon pauvre Burch!...

Je ne pus que répéter ces mots, sans parvenir à lâcher les mains de l'ami et en le regardant au plus profond de ses yeux bleus pour m'éblouir à jamais des reflets de sa grande âme.

Si la séparation m'avait coûté l'année d'avant, combien mon regret était plus crispant aujourd'hui, car il se doublait de véritables affres morales au sujet de mon compagnon préféré. J'avais conscience que pour ne pas m'alarmer il me voilait les plus sombres perspectives. Je me mis au lit sans pouvoir dormir ; toute la nuit l'image de Burch me hanta comme le fantôme d'un ami déjà pleuré.

Dans l'auberge attenante, un accordéon reprenait sans cesse le même air dolent à prétentions dansantes, une polka fallacieuse comme toutes celles que Burch dut danser cette nuit-là.

Pourquoi les accords de cet instrument faubourien me reportèrent-ils aux temps légendaires de la Kerlingalande ? Par instants je croyais ouïr la cornemuse pathétique et belliqueuse des aborigènes. Correspondance plus suggestive encore et d'une action plus actuelle : une crevasse dans le soufflet de l'accordéon déterminait une lamentable fuite de mélodie et, périodiquement, à chaque appel de la note perforée, le son s'échappait comme un râle, comme d'un poumon troué par une balle et d'où le sang giclerait avec les derniers souffles.

Par surcroît d'obsession, des pétarades de carabines et de pièces d'artifice éclataient, non loin de là, sur le champ de foire. Et j'en vins à me rappeler ma dernière soirée avec Burch aux vacances précédentes, sur la digue,

au bord de la mer jalouse, lorsque les vagues brasillantes m'avaient évoqué de lointains feux de peloton. Cette nuit, le crépitement de l'occulte fusillade s'était bien rapproché depuis l'autre fois et, après chaque détonation, l'accordéon me semblait implorer le coup de grâce et gémir, plus oppressé, plus suffoqué par sa blessure.

### III

Quelques jours après ma rentrée à Bruxelles, les journaux constataient, en leur style apathique, les premiers éclats de la tourmente. Une dépêche énonçait ceci : « Aujourd'hui, M. Duvyvre, armateur-écoreur, ayant mis en vente de la morue de provenance étrangère, le mécontentement des pêcheurs s'est traduit par des manifestations tumultueuses et l'on a dû renoncer à continuer la vente. »

Il n'y avait encore là rien de bien tragique, mais, transi d'inquiétudes, je lus et relus ce télégramme succinct dont les lettres dansaient en flamboyants zig-zags devant mes yeux ; puis je courus tout d'une traite à la gare et sautai, après une mortelle attente d'une heure, dans l'express pour Ostende.

Quand j'arrivai, vers le soir, rien n'indiquait

une effervescence populaire : Mêmes criaileries de grooms, de chasseurs, de cochers et de commissionnaires, assaillant, à la descente du train, une nuée de baigneurs élégants ; même cavalcade d'omnibus et de fiacres, emportant, avec force claquements de fouets, ces retardataires non moins empilés et encaqués que leurs colis, vers les caravansérails de la digue et du centre de la ville.

La rue de la Chapelle, où je m'engageai à la suite de l'étourdissant cortège, gardait sa physionomie d'artère de fausse capitale, quelque chose comme la rue de la Madeleine ou la rue Neuve, émigrées au bord de la mer avec les étalages, les brevets et les enseignes de leurs fournisseurs fameux. L'invariable mouvement de flâneurs et de désœuvrés cosmopolites en équipement fantaisiste d'un négligé savant, d'un laisser-aller laborieux, regagnant avec une langueur affectée les vespérales tables d'hôte que les bouffées alléchantes des cuisines annonçaient aussi éloquemment que les appels des cloches.

Les patrons de l'auberge ne furent pas médiocrement surpris de me revoir, surtout lorsque je leur eus dit la cause de mon retour. Ils se moquèrent presque de moi : « Vraiment, s'exclama la bazine, on prend à Bruxelles ces bisbilles-là au grand sérieux !... Un simple malentendu, Monsieur. On s'arrangera, on finit toujours par s'arranger ici. Nos pêcheurs ne sont pas gens à se monter la caboche. Si

traitables, si doux, de vrais moutons! On en a raison avec quelques bonnes paroles! Ainsi, vous avez cru assister ici à des horreurs comme celles qui se passent chez ces mauvais coucheurs de charbonniers! Rassurez-vous. Aujourd'hui il n'y paraît déjà plus! » Et l'Anglais souligna les dires de sa femme par ce mot dédaigneux : « *Humbug!* Des bêtises! »

L'optimisme de l'hôte et de l'hôtesse ne me rassura qu'à moitié. Quoique établis en plein quartier besoigneux, ils vivaient si distants de leurs voisins; et leur prospérité relative, leur clientèle cosmopolite, leur commerce qui ne chôrait jamais, les rendaient indifférents à la situation famélique de leur entourage.

Je me mis à la recherche des deux frères Mitsu. Non seulement ils n'étaient pas chez eux, mais toute la famille avait quitté le logis, car je cognai vainement à la porte.

Cette absence anormale justifiait mes premières appréhensions. J'entrai dans quelques cabarets du quai et m'informai de mes amis. Nul ne put me dire où ils se trouvaient. Les buveurs causaient avec calme et paraissaient s'entretenir de choses indifférentes. Pas une allusion aux incidents de la veille. Plusieurs pêcheurs à qui je touchai un mot de ces troubles, haussaient les épaules avec humeur comme si j'avais voulu les mystifier. Décidément, ou bien ces humbles se défiaient de moi, ou bien les gens de l'hôtel disaient vrai et les journaux avaient exagéré un simple

malentendu. Je finis par admettre la seconde de ces suppositions et regagnai ma chambre, bien décidé à reprendre, le lendemain, un des premiers trains pour Bruxelles.

Tandis que je m'habillais, rassuré, aux tintements de la matineuse cloche de la minque convoquant les acheteurs à la criée, un hourvari se déchaîna tout à coup sous mes fenêtres, le quai retentit de trépignements et de clameurs insolites, dans lesquelles je reconnus des protestations et des menaces. Matelots et pêcheurs se portaient à la hâte vers le bassin où le rassemblement de plus en plus houleux grossissait jnsqu'à représenter une véritable insurrection.

C'est donc que le bal recommence.

Je descends dans la rue et comme je m'enquiers des causes de cette surexcitation, un des manifestants me montre une chaloupe anglaise et un chalutier de Berwick qui viennent d'entrer dans le port. Or, on attendait quatre bateaux de pêche ostendais, — entre autres la *Constantia*, sur laquelle était monté l'aîné des Mitsu, — et, encore sous l'impression de leurs griefs de la veille, les Flamands sont résolus à s'opposer à la vente de la cargaison des English. Ceux-ci, encouragés par quelques commis de mareyeurs et par la présence des employés de la minque, croient à de simples bravades de la part des indigènes. Goddam! ils ne se laisseront pas intimider par ces criaileries! Et voilà qu'ils se mettent en devoir de

déposer sur le quai les paniers gorgés de poissons. Auraient-ils raison, ces spoliateurs, de nous compter pour si peu de chose? Les Flamands d'aujourd'hui ne représenteraient-ils plus que des brouillons et des pleutres, à qui les grandes nations pourraient imposer le régime auquel les brimeurs ou *bullies* des collèges d'Outre-Manche soumettaient autrefois les *fags*, leurs souffre-douleur!

Une dizaine de bannettes s'alignent déjà le long du rivage, prêtes pour la billotée et toujours les Ostendais se contentent de les entourer en se gargarisant d'injures et en roulant de grands gestes dans le vide. Pas un ne bouge efficacement.

J'éprouve un sentiment étrange et complexe! d'une part, je serais tenté de me réjouir de l'inoffensive issue de cette contestation; d'autre part, cette tolérance, cette veulerie de mes compatriotes ne laisse pas de m'énerver et de m'humilier profondément.

O Kerels! O les Pieds-Bleus! O Zannekin! Où êtes-vous? Vos descendants n'ont-ils plus dans leurs veines une seule goutte de votre sang rebelle et farouche?

— Allons, assez de criaileries! Qu'on se range un peu et qu'on fasse place! clame le facteur de la halle en s'interposant, tandis que les English s'apprêtent flegmatiquement à caler les lourds paniers sur leurs larges épaules.

Comme s'ils n'avaient attendu que ce signal,

tout à coup, sans mot d'ordre, nos pêcheurs se ruent sur la marchandise. *Harop! Harop!* Coups de pied, à droite, à gauche! Toutes les cloyères renversées sur le sol. On dirait des cornes d'abondance dégorgeant leurs trésors. O le joli poisson aux écailles irisées, aux tons de nacre et d'azur! L'appétissante et fraîche marée, l'espoir des riches gourmets, dispersée aux quatre vents! Elle est propre, à présent, la délectable marchandise! C'est qu'ils vous l'accommodent sur place, sans poêle à frire ni casserole, nos fricasseurs expéditifs. Ils vous en trempent une *waterzooei* comme n'en rêvèrent jamais, à la veille des ventrées, nos sensuelles bourgeoises! Raies, turbots, plies, congres, églefins, cabillauds, barbues, poissons Saint-Pierre se métamorphosent en autant de volants qui replongent, en ricochant, dans l'eau salée ou vont s'abattre, plus vite qu'ils n'en furent extraits, sur les chaloupes de la vieille Angleterre!

*Merry England* cède le pas à *Merry Belgium!* Tout à la joie, les Flamands ne récriminent, ne sacrent plus. Emoustillés, exultant, ils se livrent à cet exercice avec la gaillardise de collégiens engagés dans une partie de balle. Ah! je les calomniais! Qu'ils sont beaux nos aêcheurs, nos mousses musclés et râblés, s'amusant à se renvoyer, du poing et du pied, les poissons gluants par-dessus les têtes de leurs propriétaires consternés. Les commères dccourues du fond des venelles riveraines se

mettent de la partie avec plus d'entrain encore que leurs hommes.

Quelle joie ! Oui, mais quelle terrible, quelle sinistre allégresse ! Lorsqu'on rit ainsi, c'est qu'on n'a plus de larmes à répandre. Non seulement ils rient, mais ils chantent, ils dansent. Ils achèvent de détruire la marchandise maudite en la foulant sous leurs sabots au rythme d'une gigue effrénée.

L'émeute ne s'en prend pas encore aux personnes, toutefois ; mais les Anglais, déconcertés par l'imprévu du coup de main, ont jugé prudent de sauter à bord de leurs bateaux d'où ils assistent, ébaubis, à la destruction de leur pêche. L'algarde se bornerait à des pertes matérielles, si les agents de police — toujours opportuns, ces policiers ! — ne s'avisent de vouloir arracher aux furieux la denrée désormais impropre à la consommation, la charogne boueuse, l'innommable matelote qu'est devenue la ragoûtante pêche des Anglais. Mal en prend aux alguazils ! On les lapide avec ces éclaboussures, on les vautre dans ce margouillis, on les barbouille de fiel et de laitance. Leur sifflet d'alarme appelle à la rescousse un piquet de gendarmes. Avant que ceux-ci aient eu le temps de mettre la baïonnette au canon, on la leur arrache des mains, on la convertit en tire-bouchon, comme s'il ne s'agissait que d'un simple fil de fer. Débordés, argousins et pandores fuient dans la direction de la minque, où ils espèrent se

retrancher. La foule se rue à leurs troussees ; elle les rejoint, elle les précède même dans la halle au poisson. Tombés au pouvoir de leurs ennemis. il va leur en cuire, lorsque tout à coup une diversion se produit. Quelqu'un s'écrie : « Hé ! camarades, lâchez ces malheureux ; il y en a de plus malfaisants ! Allons plutôt faire visite à Duvyvre et Valckeniers ! »

J'ai reconnu la voix de Burch Mitsu et je l'aperçois, dominant, au moins d'une tête, la bande des émeutiers. Ils subissent son ascendant, faut-il croire, car ils abandonnent leurs prisonniers et s'ébranlent à sa suite, au pas gymnastique, en criant : « A bas Duvyvre ! A bas Valckeniers ! »

Duvyvre et Valckeniers sont les écoreurs destinataires du poisson anglais. Je me laisse emporter dans la bourrasque populaire jusqu'aux abords des bureaux et des magasins désignés à la vengeance des pêcheurs. En quelques minutes, ils ont enfoncé les portes, brisé les fenêtres, dégarni les étaux, ravagé et piétiné la marchandise. Si, flairant le grabuge, les patrons n'avaient jugé prudent de se réfugier chez des amis, on les aurait écorchés comme de simples anguilles. La dévastation s'accomplit au roulement d'imprécations terribles : « A mort, les traîtres ! A l'eau, les Judas ! A bas les amis de l'étranger ! Ils nous arrachent le pain noir de la bouche ! La patrie n'existe plus ! La marâtre affame ses enfants ! Nos protecteurs nous ont vendus ! Les tempêtes sont

---

moins meurtrières que les armateurs ! Ils battent monnaie avec notre misère et font suer de l'or à nos cadavres ! »

Désespérant de mettre la main sur les exploités, ne trouvant plus rien à détruire, la horde, toujours commandée par Burch Mitsu, retourne aux bassins et s'y confond avec d'autres colonnes de révoltés.

La population entière a déserté ses taudis pour se répandre sur les quais. Les mères, hâves et ridées, traînent à leurs jupes une marmaille famélique et lamentable. Chez cette classe de prolétaires, les mâles préservent plus longtemps leur fleur de jeunesse et de santé dans les athlétiques opérations du plein air, les bromes du large nettoyant leurs poumons et entretenant la pureté de leur sang. Les épouses, au contraire, sont flétries et fanées avant l'âge par de nombreuses couches, par de continuelles privations, par l'humidité, les ténèbres et la pestilence de leurs galetas. Les marins passent des aventures et des crises de leurs pérégrinations sur l'océan, aux turbulentes et folles bordées sur la terre ferme ; ils se gobergent de l'avenir, se retrempe constamment dans l'action, et, après avoir cuvé leur alcool, retournent s'enivrer d'héroïsme. Les femmes connaissent les veilles sinistres, les insomnies pleines d'effroi. Pendant les tempêtes meurtrières, les transes et les affres sont pour celles qui attendent à terre et non pour les lutteurs intrépides et ingénus qui se mesu-

rent, corps à corps, avec les éléments inéluctables. Eux expirent debout, sans voir approcher la mort, mais elles agonisent durant toute leur vie.

Aujourd'hui, pourtant, le souffle tragique les a visitées à leur tour, elles ne connaissent plus la prévoyance, la prosaïque sagesse, la résignation cagnarde, la terreur du lendemain. Les conseillères calmantes et timorées sont devenues autant d'instigatrices incendiaires. Non seulement elles approuvent la rébellion des pêcheurs, mais elles les exhortent à persister dans leur résistance. Elles circulent de groupe en groupe pour haranguer leurs frères, leurs fiancés, leurs maris. Elles trouvent de ces paroles corrosives qui avivent et tisonnent le feu des représailles dans les cœurs les plus évangéliques. Ah! il ne faudrait pas que l'un d'eux s'avisât de reprendre la mer! Elles se chargeraient de le débarquer, mort ou vif.

Tandis que les pêcheurs faisaient acte de sommaire justice chez les Duvivre et Valckeniers, elles se sont rendues à bord des barques grévistes et, après avoir amené les pavillons, elles ont drapé les voiles de funèbres bandes de crêpe, comme lorsque l'équipage a laissé quelqu'un des siens dans la *grande tasse*. « Vous le voyez! s'écrient-elles, en montrant ces barques endeuillées, nous demandons la mort! »

Les cheveux épars, les yeux égarés, la bouche convulsive, la voix fêlée, le geste impérieux,

leur laideur devenait sublime, et ces pauvres-généralement passives, qui ne connaissent de la vie que les soucis délétères et la croupissante obscurité, évoquaient les prophétesses et les sybilles fulgurantes des temps bibliques.

Elles faisaient jurer aux hommes de s'opposer jusqu'à la mort à la vente du poisson de provenance étrangère, et, pour donner plus de portée à ce serment, tous le prêtaient sur la tête de leurs enfants. L'une de ces désespérées, tenant au-dessus de l'eau le nourrisson qu'elle portait à la mamelle, menaçait de le noyer plutôt que de subir plus longtemps ces spoliations.

L'occasion se présenta de mettre leur rancune à l'épreuve. Un chalutier de Ramsgate ne s'est-il pas avisé de braver l'animosité des pêcheurs d'Ostende et d'entrer au port avec sa cargaison de marée ! On lui a bientôt fait passer le goût de cette provocation.

Sur les estacades d'où la gent fashionable et oisive, pêcheurs pour rire, flirteurs et flirteuses, s'était empressée de déguerpir dès la première bagarre, déferlaient à présent des flots de révoltés munis de pierres et de projectiles de toute espèce, dont une grêle incessante mitrailla le pont du bateau anglais, à peine eut-il enfilé le goulet du port.

Les femmes, hors d'elles-mêmes, effrénées, éperdues, s'étaient poussées aux premiers rangs. S'écroulant sur les escaliers des débarcadères, penchées par-dessus les garde-fous,

tordant des bras que la frénésie allongeait et dotait de l'élasticité des pieuvres, quelques-unes armées de gaffes et de harpons, les yeux roulant dans les orbites et semblant sur le point d'en être projetés comme d'une fronde, la brise faisant claquer et siffler des nœuds de vipères de leurs masques de gorgones, l'effort de leurs hurlements amenant sur leurs lèvres une écume plus âcre que celle des vagues rongant les pilotis, leur aspect fut tellement implacable que les Anglais, après s'être aventurés à quelques mètres dans le chenal, remirent le cap vers la pleine mer, littéralement affolés par cette vision dantesque, dont les huées les poursuivirent jusqu'au large.

Cette scène émouvante détermina enfin la régence à parlementer avec les mutins et, en conséquence, ceux-ci députèrent à l'hôtel de ville les plus populaires de leur confrérie.

En revenant de la jetée, j'appris par Burch, un des négociateurs, qu'ils avaient obtenu un commencement de satisfaction : on ne vendrait plus, jusqu'à nouvel ordre, de poisson étranger ; les bateaux anglais seraient reconduits en pleine mer ; on suspendrait quelque temps le service des bateaux excursionnistes vers Blankenberg ; enfin, le hideux petit paquebot dont se plaignaient les chaloupiers et les loueurs de canots, regagnerait au plus vite les bords de l'Escaut et la rade d'Anvers.

C'était moins par humanité, par sollicitude pour la cause de ses pauvres administrés que

dans le but de ne pas léser les gros intérêts des hôteliers et des boutiquiers que le magistrat souscrivait à ces conditions.

Il était temps de conjurer le désastre. Déjà les locataires des villas situées au nord de la digue, dans le voisinage de l'ancien phare et des bassins, refluaient, consternés, vers le Kursaal. Beaucoup avaient demandé leur note, bouclé leur malle et pris le train! Les blêmes maîtres d'hôtel et les concierges, atteints dans leur cupidité, torturaient rageusement leurs favoris en grommelant : « Ces sales gens auraient bien pu attendre la fin de la saison ! » Pour enrayer l'exode général, à peine l'arrangement eut-il été connu, des proclamations rassurantes et paternes furent affichées. Les journaux publièrent des communiqués de ce genre : « On a beaucoup exagéré le récit de ces émeutes ; pas un étranger n'a été *importuné*, et sur la digue comme aux environs du *splendide* Kursaal, on ne se fût pas douté qu'il y eût une *émotion populaire*, Sur la plage, les enfants jouaient et se livraient à la construction des forts, *comme le montre notre dessin*. » Et le texte veule et philistin renvoyait, en effet, le lecteur à une de ces ineptes quelconqueries du fluent crayonneux Mars.

Cependant, en dépit de la pacification officielle, le bourgmestre avait convoqué la garde civique et la garnison était consignée dans ses casernes. Pour ce qui me concerne, j'étais loin d'être rassuré. « Tout est donc fini, avais-

je dit à Burch Mitsu, et vous allez vous tenir tranquilles? — Oui, tout est fini! » avait-il répondu, mais d'un ton rauque et avec un sourire énigmatique qui donnait une signification plus inquiétante que conciliante à ses paroles. Je lui trouvai l'air farouche et en quelque sorte absent, l'occulte prestige que dégageait sa personne me paraissait approcher d'une manifestation définitive! Un crispant silence nous séparait, un secret le détachait de moi. « Je ne m'appartiens plus! murmura-t-il très bas, comme en rêvant, et bientôt personne sur terre n'aura plus d'influence sur moi! » Quoique nous ne fussions qu'à deux dans son humble chambre, il semblait s'adresser à un confident invisible. Ses chers yeux aussi ne me regardaient plus; ils fixaient, ils scrutaient j'ignore quel au-delà!

Maintenant que je l'avais rejoint, j'étais fermement résolu à ne plus le quitter. Je l'empêcherais, coûte que coûte, de se compromettre dans de nouvelles échauffourées. C'était bien assez du sac des poissonneries Duvyvre et Valckeniers, pour lequel il serait sans doute inquiété et poursuivi comme principal meneur.

Il sortit et, sans qu'il fit attention à moi, je marchai à côté de lui, Au-dehors, j'éprouvai un réel soulagement en constatant qu'une sorte d'apaisement se produisait dans la population. La fureur faisait place à une exubérance fiévreuse. Une bande, précédée du peu subversif drapeau tricolore, se promenait par

les rues de la ville, en chantant une conciliante *Brabançonne*. Allons, ce n'était décidément pas encore le grand branle-bas ! Les patrons de mon auberge jugeaient bien cette race : des enfants débonnaires, dont les tardives colères étaient promptement calmées par de feintes et leurrantes concessions. En me faisant cette réflexion, je regardai Burch, espérant que sa physionomie confirmerait mon optimisme. Au contraire, il me suffit de le dévisager pour pressentir une irréparable catastrophe. Elle ne se fit pas attendre longtemps.

Comme le cortège débouchait sur le quai, soudain une poussée se produisit, la musique cessa de jouer, la *Brabançonne* s'arrêta dans la gorge des chanteurs et, quoique j'eusse pris le bras de Burch en m'effaçant le plus possible sur le trottoir, nous fûmes entraînés dans le tourbillon, bousculés et séparés l'un de l'autre. La *Constantia*, un des sloops ostendais attendus depuis le matin, venait de rentrer au port et la foule entourait avidement les pêcheurs, qui racontaient comme quoi, ayant rencontré le chalutier reconduit en pleine mer, les Anglais, sans provocation aucune, avaient tiré sur eux. Gust Mitsu, qui faisait partie de l'équipage, avait été atteint au bras et, la manche retroussée, il étalait aux regards de ses camarades une blessure non encore pansée d'où le sang necessait de couler.

En un instant la colère s'empara de nouveau

de la foule ; le feu qui couvait, mal éteint, se remit à flamber. Ils rêvent d'immédiates représailles. Mais qui frapper ? Ils se rappellent que les deux bateaux de pêche anglais qui avaient provoqué les troubles, savoir la chaloupe *Meredith*, de Grimsby, et le chalutier *Pacific*, de Berwick, se trouvent encore dans le premier bassin. Il s'agit de les en faire sortir au plus vite. Commandés par les deux frères Mitsu, voilà que tous se précipitent de ce côté.

L'artillerie de la garde civique, tenue sous les armes pour faire face à toute éventualité, débouche au même moment du pont faisant communiquer ce bassin avec l'écluse de marée. Les mutins se voient disputer le passage. Le commandant les somme de s'éloigner du quai. Loin d'obtempérer à cet ordre, les pêcheurs résistent et tiennent tête aux artilleurs. Ceux-ci mettent la baïonnette au canon et s'apprêtent à charger ! Les pêcheurs viennent résolûment à la rencontre des gardes, se découvrent la poitrine et, empoignant la pointe des armes, font le geste de l'enfoncer dans la chair.

La garde civique parvient enfin à refouler le gros du rassemblement à quelque distance du quai. Toutefois, elle n'a pu empêcher quelques intrépides et lestes gaillards de sauter sur le *Meredith*, amarré au quai, ou, comme Burch et Gust Mitsu, de se jeter dans deux embarcations de plaisance, d'où ils gagnent à force de rames le chalutier mouillé à envi-

ron une cinquantaine de mètres de la rive.

Le commandant les hèle : « Revenez sur le champ! — Jamais de la vie! — Allez-vous débarquer? — A vous autres de nous déloger d'ici! »

Et les crânes lurons de narguer la garde civique avec le mépris de gens ayant le pied marin pour ceux qui n'ont jamais foulé que le plancher des vaches,

Burch, les mains en poche, se mit même à danser une bourrée dont il sifflait la mélodie. La grâce féline et presque quintessentielle ajoutant un cachet suprême à sa copieuse et plastique beauté, me faisait oublier l'heure farouche et les ambiances sanguinaires.

Le commissaire l'interpella : « Voyons, vous Burch, soyez raisonnable, ne faites pas le polisson! Donnez plutôt l'exemple aux autres et mettez pied à terre comme un bon sujet! » Burch faisant la sourde oreille, le personnage devint solennel, entama une harangue. Les clameurs et les rires couvraient sa voix et on n'entendait ronfler de temps en temps que ces gros mots : légalité, justice, rapports internationaux, respect de la propriété, fraternité universelle. Burch n'interrompit même pas ses ébats chorégraphiques. Son humeur gouailleuse et badine se communiquait à ses copains. Ils paraissaient ne pas douter un instant de leur absolue sécurité.

Ces gardes civiques n'étaient-ils pas des Ostendais comme eux? Les uniformes neufs, les

sabres fourbis, les fusils astiqués, les buffleteries bien blanches de ces « soldats citoyens » ne leur imposaient pas plus que les dimanches au retour de l'exercice, lorsque, musique en tête, ces [masques débouchaient sur la place d'armes et qu'après le sacramentel « Rompez les rangs » ils] envahissaient les terrasses des cafés, où ils s'attardaient, pintant et piaffant, histoire d'exhiber le plus longtemps possible leur déguisement hebdomadaire. Les pêcheurs reconnaissaient des fils d'armateurs et de gros poissonniers et les appelaient par leur nom, familièrement : « Hé, Mynheer Chaarel ! Hé, Mynheer Luik ! »

Puis, n'accordant pas plus d'attention à ces fichus poseurs, nos gaillards se mirent à inspecter leurs prises. Ils faisaient jouer les agrès, les poulies, les cordages, déployaient ou carguaient les voiles, éprouvaient la solidité des filets ; d aucuns descendaient dans les cabines et à fond de cale ; d'autres grimpaient aux haubans.

En batifolant ainsi, une idée vint tout à coup à l'un d'eux.

— Hé ! dites-donc, vous autres, si nous levions l'ancre pour de bon ?

— C'est ça, reconduisons nous-mêmes ces maudits Anglais en pleine mer !

— Il y a mieux encorè, intervint Burch. Ap pareillons tout simplement pour la pêche en empruntant les bateaux de nos acharnés concurrents. Hein ! qu'en dites-vous ?

— Bravo Burch! En route! Hé hisse! Hé, hisse!

Et tous de se trémousser. Sur le quai les pêcheurs qui avaient entendu la mirifique proposition de Burch, ne trouvaient pas la farce moins capitale et se tordaient de désopilation.

— Gust Mitsu commandera le sloop et Burch le chalutier!

— Entendu! Partageons-nous les hommes!

— Chauffons la machine! Aux voiles! Dépêchons!

En effet, ils se séparaient en deux équipages et se mettaient en devoir de lever l'ancre et de démarrer incontinent, la chaloupe remorquée par le chalutier à vapeur. Telle était leur désinvolture, qu'elle finissait par endormir mes appréhensions. La police et la garde civique elles-mêmes semblaient désarmées par le piquant et l'original de cette plaisanterie,

La drôle de grimace que feraient ces sacrés Goddams, réfugiés en ce moment chez leur consul, lorsqu'ils s'aviseraient de remonter à bord!

Le tour serait complet.

Un silence inspectant s'était fait sur le quai. Les spectateurs ne perdaient plus un mouvement, plus une parole de ces impayables lurons.

Déjà on guindait l'ancre du chalutier :

— « Un instant, s'écria Burch, il est entendu que nous naviguons sous pavillon belge!

Il détache de la hampe le drapeau tricolore

promené tout à l'heure par la ville et, tenant un coin de l'étoffe entre les dents, il grimpe au grand mât pour y arborer les couleurs nationales.

Une immense acclamation, une clameur brève mais frénétique salue ce raffinement de prouesse. Les pêcheurs exultent jusqu'au délire.

Burch monte, monte toujours, mais en prenant son temps; parfois il s'embarrasse dans les plis du drapeau, d'autres fois il affourche une vergue et se repose pour échanger de là-haut une grosse bourde avec un autre flambard qu'il démêle dans le grouillement de la foule. Tous les regards le couvent anxieusement et le caressent de leur sympathie, de leur solidarité.

Enfin il arrive à la pomme du mât. Pour aller plus vite, il en arrache le pavillon britannique.

La huée féroce et étourdissante qui approuve cet attentat rappelle les autorités au sentiment de leur rôle. D'ailleurs la foule devient par trop remuante et pèse tellement sur les gardes civiques que ceux-ci risquent à tout instant d'être jetés à l'eau. Il faut absolument en finir.

Très pâle, nerveux, blessé dans son importance d'officier amateur, le commandant, après s'être concerté avec le commissaire, ordonne au premier rang de coucher en joue les envahisseurs des bateaux anglais. En même temps, le second rang s'est retourné vers la cohue et, crosse en l'air, s'efforce de la faire reculer.

— « Pour la dernière fois, allez-vous descendre? » clame l'officier à Burch Mitsu.

Pour toute réponse, le jeune homme esquisse du geste une ithyphallique parodie du salut militaire.

— Feu! gronde l'officier, dominant et étranglant le rire égrillard de la foule.

Les balles s'égarent; mais ils ont tiré tout de même! Vrai, ces muscadins, ces « fils de famille », comme on dit en style bourgeois, — ce qui ferait supposer que ce qu'on appelle famille n'existe pas pour les déshérités, — ces dadais pommadés, au visage poupin, ont été munis de poudre et de balles! Les doigts leur démangeaient de s'en servir, si bien que les fusils seront partis tout seuls!

Mes yeux dévoraient Burch. Le grand moment imminait. Je voulus m'élancer, le conjurer par un cri. Impossible! Mes jambes étaient paralysées, j'étais pressé dans les étaux de la cohue: et, suffoquant d'angoisse, je ne pouvais plus tirer un son de ma gorge.

Quant à lui, mon héros, il ne s'était pas seulement retourné à la détonation; il n'avait même pas tressailli. Il continuait tranquillement de substituer le drapeau belge au pavillon britannique et il officiait avec ces bonheurs d'attitudes et ces trouvailles de gestes dont il me régalaient en appareillant, lorsque nous partions en excursion. Sa silhouette inoubliable se détachait sur un de ces couchers de soleil qui exacerbent encore l'hystérie de l'équinoxe.

et les spasmodiques mirages de septembre. Les reflets de l'horizon l'éclairaient avec une sorte de volupté; des feux Saint-Elme papilonnaient dans les frisons de sa chevelure. Il n'avait plus l'air d'un simple vivant, il éblouissait comme un ressuscité.

L'aigre commandement traversa une seconde fois l'espace léthargique,

C'en était fait! Ils firent feu pour de bon cette fois, en visant de leur mieux, faut-il croire, comme s'il s'agissait de tirer au pigeon et de rapporter quelques couverts d'argent à leurs ménagères.

Trois corps s'abattirent sur le pont, Dans l'un je reconnus Gust Mitsu. J'appris plus tard que deux spectateurs postés sur le quai, de l'autre côté du bassin, avaient été tués par la fusillade. Lui, du moins, était sain et sauf! Mon illusion ne dura pas plus longtemps qu'un soupir.

Je le vis chanceler. L'une après l'autre ses deux mains lâchèrent prise; il porta la main gauche à la poitrine, perdit pied et, comme il demeurerait suspendu dans le vide, tournant plusieurs fois sur lui-même, il s'enroula dans les plis du drapeau mal attaché à la drisse, de sorte que lorsqu'il s'abattit sur le dos, non loin du grand frère, sa tête blonde, appâlie, sa douce figure de novice émergeait seule du linceul tricolore, Ce que m'avait prédit l'autre été la mer phosphorescente et, hier encore, les sanglots de l'accordéon durant la nuit d'insom-

nie, c'étaient donc les pantèlements furieux de cette noble poitrine! Peu à peu, aux flots de sang giclant du poumon perforé, le drapeau national se teignit en un prophétique étendard rouge.

Alors, se redressant sur ses coudes, dans la posture d'une vigie fidèle, Burch dirigea ses yeux mourants vers l'horizon où l'édifice des nuages lui représenta le phare de la Révolution promise...

#### IV

Quelle cause m'empêcha de chercher le trépas à sa suite? Une pudeur difficile à définir, une vague conscience de mon indignité, la peur de mêler un sang profane à cet holocauste agréable à l'avenir. Avant de dépouiller la vie, était-ce que je devais mieux m'imprégner de l'âme populaire? Me fallait-il concourir d'une manière plus efficace que par une fin prématurée, au martyre encore immérité, au bonheur de ceux que je prétendais tant chérir? Tel un catéchumène des temps évangéliques ne recevait que bien longtemps après les autres le sacrement de la mort violente.

Si ma place n'avait jamais été parmi les tourmenteurs directs des misérables, elle n'était pas encore parmi les persécutés ! Un jour peut-être serai-je digne des pauvres et des parias ! Quand j'aurai confessé et expurgé mes intimes préjugés sociaux, que je me serai affranchi des dernières conventions profitables aux affameurs, quand aucune des impostures du progrès et de la civilisation ne me faussera plus la conscience, je mériterai, sinon de mourir avec les interdits et les anathèmes, du moins de m'immoler pour faire place à leur postérité.

La vanité et la présomption suprêmes de notre part ne consisteraient-elles pas à nous croire, nous les rêveurs angoissés, les pâles augures des prochains cataclysmes, appelés à jouer encore un rôle dans l'édification du monde nouveau ?

Bientôt c'en sera fini des présages et des avertissements de la période comminatoire. Ne ferions-nous pas mieux de disparaître avec ceux que nous avons condamnés et flétris, nous autres transfuges de cette civilisation, de ces mœurs abolies ; nous autres, gravats qui encombreraient le chantier anarchiste ?

Autant partir sans récriminer. Laissons passer la justice de Caïn ! Faisons place à des âmes vierges, à des âmes sans remords et sans passé. Les meilleurs, les plus jeunes d'entre les bourgeois sont inaptes aux récoltes des jours prochains, e'est à peine s'ils prêteront une

main utile aux semailles, ils serviront tout au plus aux amendements. Nous serions gauches, maladroits, fatalement désorbités. Car nous ressemblons à ces broussailles couvrant les novales et que le défricheur réduit en cendres pour les restituer sous forme d'engrais au sol épuisé dont elles étaient les parasites.

Et ce sont eux, tous ceux que nous chérissions, qui, sans le savoir, en se jouant, parce que la fatalité, le destin les aura enivrés et leur aura poussé le bras, ce sont les élus qui nous immoleront pour leur plus grand bien.

Trop de bonheurs et de privilèges nous entachent et nous dégénèrent pour que nous soyions dignes de communier dans la mort avec les doux et sublimes parias.

Résignons-nous, au jour des représailles et des cataclysmes, à tomber confondus avec les mauvais riches. C'est pour donner aux aimés la plus immense preuve de notre tendresse que nous devons consentir à cette méconnaissance, à cette méprise. Il nous faut accepter toute la cruauté de ce sort, et cela sans espérer que jamais nos justiciers nous pleurent; au contraire, avec le désir que jamais — pour qu'ils n'en éprouvent d'oiseux et inutiles remords — ils ne sachent à quelle extrémité, à quel paroxysme nous les chérissions! Il faut, afin que rien ne trouble leur œuvre sereine et régénératrice, qu'ils continuent de nous croire coupables.

Afin qu'ils conservent la foi et l'espérance'

puissent-ils ne douter jamais de leur charité.

Mais pour nous, quelle volupté dépassant toutes les autres : celle de mourir de leurs mains immaculées. C'était toujours à l'épée de ses affranchis, gladiateurs violents et candides que César demandait le coup de grâce. Et, pour mourir réconcilié, Amfortas attend Parsifal.

Georges EEKHOUD

## BIBLIOTHÈQUE DES TEMPS NOUVEAUX

---

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question sociale préoccupe les esprits. Depuis les temps les plus reculés, le spectacle de la douleur et de l'injustice éveille chez les penseurs le désir de voir s'établir entre les hommes des relations plus justes et plus fraternelles.

Il nous a paru nécessaire de recueillir et de publier des fragments d'auteurs divers, de tous les siècles et de tous les pays, montrant le travail continu des idées de liberté et de fraternité.

Nous ferons naturellement une large place à la littérature contemporaine, dans laquelle nous retrouvons, sous les dénominations modernes, deux principes en présence : Celui des réformateurs et socialistes de différentes écoles qui proposent des améliorations partielles, s'appliquant à tel sujet ou à telle catégorie d'individus et préconisent des systèmes de transition, faisant une part à la contrainte ; le principe des anarchistes, conscients ou inconscients qui, envisageant l'homme en général, constatent que le développement libre et normal de son être est impossible dans la société autoritaire actuelle, et luttent pour l'établissement de rapports sociaux fondés, non sur la routine, l'arbitraire ou la législation, mais sur les lois naturelles de la vie et les données de la science.

Ne faisant pas œuvre de trafic, nous ne vendons point ces brochures : elles seront distribuées gratuitement. Toutefois, nous comptons sur l'appui matériel et moral de ceux qui désirent voir la vérité se faire jour, afin que, se connaissant mieux, l'homme cesse d'être le pire ennemi de l'homme.

Pour toutes communications, envois de documents, de manuscrits ou d'argent, s'adresser directement ou par écrit à l'Administration de la BIBLIOTHÈQUE DES TEMPS NOUVEAUX,

*Les compagnons ou amis qui désirent nous rembourser pour les frais encourus ou contribuer plus largement à la propagande sont invités à envoyer l'argent à L'ADMINISTRATION à Bruxelles, ou 140, Rue Mouffetard, à PARIS.*

*Nous autorisons les libraires à vendre ces brochures  
5 centimes l'exemplaire*